

Je m'appelle Emma Thomas, je suis née le 14/09/1933 ici à Tarchamps. C'est ici que j'ai grandi, que je suis allée à l'école et que j'ai passé ma jeunesse. Enfin, pas toute ma jeunesse : à l'âge de 15 ans, j'ai dû partir travailler à Bruxelles. Mon père s'appelait Jos Thomas, il était paysan et ma mère l'aidait. Elle s'appelait Elise Kneip, née à Bockholtz.

**Aviez-vous des frères et sœurs ?**

Oui, un frère et une sœur.

**En mai 1940, la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg. En avez-vous souvenir ?**

Oui, c'était le 10 mai. Il faisait beau, et nous avons observé la scène depuis notre ferme là-bas plus loin. Je n'avais que 6 ans, mais je m'en souviens bien. Ils ont débarqué à cheval, en Jeep et en camions. Tout ce qui avait quatre roues roulait. Certains ont poursuivi leur chemin, d'autres ont abouti ici. Je ne sais pas exactement combien ils étaient, mais il y avait beaucoup de douaniers. Plusieurs d'entre eux avaient même emmené toute leur famille, femme et enfants. Pas beaucoup, mais quelques-uns. Ils étaient en partie hébergés chez l'habitant, d'autres vivaient seuls. Ils avaient envahi les moindres recoins libres. Les uns étaient aimables, les autres non. Certains étaient de vrais nazis, d'autres auraient préféré rester chez eux. Mais c'était ainsi.

**Vous nous parlez de « douaniers ». Je suppose que c'est parce que la frontière belge n'est pas loin d'ici ?**

Ils surveillaient toujours la frontière. Pour éviter tout transit vers la Belgique et empêcher les Belges d'entrer sur le territoire. Mais cela n'a pas empêché les passages clandestins. Mon père y contribuait d'ailleurs allègrement. Le dimanche, après la messe du matin, il empaquetait des œufs, du beurre et du saucisson, en fonction de ce que nous avions, puis il partait. Ils avaient creusé un trou dans la forêt, ils y fourraient un paquet, le recouvraient de branches de sapin, et ensuite, les Belges venaient le récupérer et y plaçaient souvent autre chose en contrepartie. Mais les gens n'avaient pas toujours de quoi rendre la pareille. C'est de cette manière que mon père a obtenu deux parcelles de sapinière en guise de paiement. Peut-être avait-il ajouté un peu d'argent pour les avoir, je n'en sais rien.

**Pourquoi les gens s'adonnaient-ils à ces activités clandestines ?**

Ils possédaient encore davantage de vêtements. Ils y fourraient parfois des chaussettes, des bonnets, des pulls et du tissu – toutes ces choses que nous n'avions pas. Nous avions plus de vivres, ce qu'eux n'avaient pas. Les paysans avaient davantage de réserves que ceux d'en face. Là-bas, il n'y avait pas que des paysans. Les Belges qui venaient récupérer des affaires n'étaient pas des paysans, ils étaient pauvres. Il y avait aussi cette vieille fille qui vivait un peu plus haut. Il n'y faisait pas propre, mais ça n'avait pas d'importance. Tout le monde allait chez elle. Même les Allemands, lorsqu'ils étaient de garde la nuit. Ils se rendaient chez Gréit – c'était son nom. Elle avait parfois des porcelets, même si elle n'avait pas de truie. Quelqu'un devait sûrement lui en donner. Elle les élevait au biberon, et les porcelets étaient sous le lit. Les Allemands s'en moquaient parce qu'ils y étaient au chaud. Ils savaient que cette dame s'adonnait à ces activités clandestines, mais ils la laissaient tranquille.

**Vous m'avez raconté lors de l'entretien préalable que votre père s'est fait prendre une fois ?**

Oui, en effet. Il est parti et tout à coup, ils sont revenus avec lui. Lui devant, et les Allemands derrière. Ils ont dit qu'ils allaient encore entrer dans une maison, mais qu'il n'avait pas intérêt à bouger. Il a continué malgré tout à marcher en regardant derrière lui pour voir s'ils ne venaient pas. Il en a profité pour jeter des affaires derrière la haie, pour ne plus en avoir autant sur lui. Quand ils sont arrivés au poste, ils lui ont ordonné de se dévêtir. « Je dois me déshabiller ? » « Oui ! » Il s'est donc déshabillé,

dévoilant tout son butin. « Regardez donc où ce type les a mis. » Je ne sais pas s'il a été puni. Mais par la suite, il a dit qu'il n'irait plus. Il s'est vite ravisé ! Il y est retourné peu de temps après. Mais plus rien ne lui est arrivé, du moins à ma connaissance.

**Comment votre quotidien a-t-il changé une fois que les Allemands ont envahi le Luxembourg et votre village ?**

Je ne sais pas. Nous avons continué à vivre malgré tout. Nous faisons de la luge, nous étions toujours dehors, mais les Allemands circulaient sans arrêt. Nous avons toujours mangé à notre faim, d'autres n'avaient pas cette chance. Les gens du Minett venaient s'approvisionner ici, voire quémander des vivres. Nous leur donnions une chose ou l'autre, du lard, ou ce que nous avions sous la main. Nous n'avons pas souffert de la faim.

**Quels changements avez-vous constatés à l'école ?**

Nous avons appris l'alphabet en allemand. Pendant un certain temps, les cours étaient uniquement donnés le matin, jusqu'à 13 heures. Puis tout à coup, ça a été terminé, et les cours ont repris normalement. Les six classes étaient toutes réunies dans la même salle, mais cela ne posait pas de problème. Nous n'étions pas habitués à autre chose. Allemand, histoire, maths : tout était donné en allemand. De plus, nous devions toujours faire le salut hitlérien. Le salut à Hitler a remplacé la prière.

**Ensuite, les Jeunesses hitlériennes ont été instaurées.**

Les Jeunesses hitlériennes étaient également présentes. Il y avait une dirigeante qui cherchait toujours à recruter de nouvelles personnes. Mais ici, dans le village, peu de gens ont rejoint le mouvement.

**À cet âge-là, qu'avez-vous appris sur la résistance et la collaboration ? Donc à propos des partisans des Allemands ?**

Ils restaient toujours entre eux. Je me souviens qu'un jour, nous avons commencé à construire un mur devant la maison. C'est alors qu'est arrivé le maire, qui était certes du village, mais qui était du côté des Allemands. Mon père n'a pas eu le droit de terminer la construction du mur. Ceux qui soutenaient les Allemands ou qui étaient eux-mêmes allemands et les autres ne se fréquentaient pas beaucoup. Mais un fait certain est qu'il fallait toujours faire attention à ce que l'on disait. Parce que cela pouvait avoir des conséquences. Le maire était la figure principale, mais il y avait d'autres individus qui soutenaient les Allemands, mais ceux-là étaient plus discrets.

**Donc les gens le savaient ?**

Oui, bien sûr. En tant qu'enfants, nous n'y prêtons pas attention. On ne vous en parlait pas, mais vous en entendiez parler. Dans notre tête, les uns étaient nazis, les autres pas.

**Avez-vous entendu parler de la résistance ?**

De ces jeunes gens cachés, oui. Le sujet n'était jamais abordé devant les enfants. Mais on saisissait quand même quelques informations au vol. Plus tard, il a été dit qu'un tel et un tel étaient cachés en Belgique. Il arrivait aussi de temps en temps que des personnes se cachent dans le village. Une famille a été déplacée parce que le fils n'était pas reparti.

**Vous en avez vous-même été témoin.**

Oui. Ils sont venus chercher leur enfant à l'église et lui ont dit : « On doit y aller. Tu vas rentrer à la maison avec nous parce qu'on doit partir. » Mais ils n'ont pas expliqué le pourquoi du comment. Ils étaient à Boberstein et ne sont revenus qu'après la bataille des Ardennes.

### **Qu'ont fait les gens du village ?**

Ils leur ont envoyé des paquets avec des denrées emballées, durables. Bien sûr, pas de saucisson ou autre, mais plutôt du sucre, de la farine ou des biscuits. Pas de chocolat, il n'y en avait déjà plus. Les gens envoyaient ce qu'ils avaient. Et ils étaient toujours reconnaissants.

### **Le Luxembourg a été libéré en septembre 1944. Quels souvenirs en gardez-vous ?**

Je ne me souviens que d'une chose : « Les Américains sont là ! » Ils n'étaient pas encore arrivés jusqu'ici, mais mon père m'a dit que les Américains se trouvaient à Wardin et que nous allions aller les voir. Pour nous, les enfants, c'était un événement particulier. Nous avons traversé les bosquets en direction de Wardin. Mon père connaissait le chemin, c'était chez la famille pour laquelle il avait toujours préparé et fait passer des vivres en cachette. Les enfants ont eu droit à du chocolat en bloc et à du chewing-gum. Nous étions aux anges. C'était nouveau, inédit pour nous. Nous ne savions pas ce qu'était une orange ou une banane, nous n'en avons pas chez nous. On ramassait des pommes dans la forêt et on les mangeait. Elles avaient beau être acides, cela n'avait pas d'importance, on les mangeait quand même. Le chewing-gum et le chocolat, c'était nouveau. C'est ainsi qu'on a vu les premiers Américains.

### **Vous étiez jeune, mais vous souvenez-vous de ce que vous avez ressenti ?**

On était à moitié soulagé quand ils sont arrivés. Cela signifiait nous étions débarrassés des nazis maintenant que les Américains étaient là, et que tout allait s'arranger. Mais au contraire, c'est là que les ennuis ont commencé.

### **Vous avez évoqué la bataille des Ardennes, qui a débuté en décembre 1944. Comment l'avez-vous vécue ?**

En décembre 1944, les Allemands sont revenus. Le voisin d'en face hébergeait des Allemands. Ma tante vivait dans cette maison. Je m'y rendais de temps en temps, et un Allemand m'a alors dit : « À Noël, tu reviendras ici et tu recevras un cadeau ». J'étais toute contente à l'idée de recevoir un cadeau. Nous n'étions pas habitués à ça. Lorsque Noël est arrivé, je me suis dit : « Allons-y. » Je n'ai pas prévenu ma famille et me suis rendue là-bas. J'ai reçu le cadeau, c'était un petit sapin de Noël. J'étais heureuse comme tout. Après avoir eu mon cadeau, j'ai voulu rentrer chez moi. Je m'apprêtais à ouvrir la porte quand un bruit sourd s'est fait entendre. C'est là que ma tante a dit : « Tu ne rentres pas chez toi tout de suite, tu vas rester ici ». Nous avons attendu encore un peu, puis la porte s'est ouverte, et ma mère et mon père sont apparus. Ils portaient ma sœur sur une chaise. « Que s'est-il passé ? » Mon père a expliqué que les Allemands leur avaient dit de quitter la maison parce qu'un char avec des munitions se trouvait tout près. S'il était touché, « toute la baraque allait exploser ». Ils ne savaient pas trop ce qui se passait, alors ils sont partis dans la forêt derrière la maison. Ils se sont enfoncés dans la forêt, et ma sœur a reçu deux éclats : un dans le cou et l'autre dans la hanche. L'Allemand nous a envoyés au village voir un médecin. Nous en avons trouvé un, et il nous a dit avoir seulement une seringue de pénicilline. Il a dit qu'il pouvait l'administrer, mais sans savoir si cela servirait à grand-chose. « Parce que pour deux autres personnes, c'en était fini, elles étaient toutes les deux mortes. Une mère et sa fille. » Puis nous sommes allés chez mes grands-parents. Toute la maison était remplie de monde, je ne sais pas d'où venaient tous ces gens. C'était une vieille maison. Les gens allaient là où ils pensaient trouver le meilleur refuge, là où ils seraient mieux protégés. Nous

étions installés à l'étable. À la nuit tombée, il fallait bien dormir. Ils me mettaient toujours dans l'auge des vaches, avec mon cousin au-dessus de moi ; il avait environ 4 ans. Mais je ne voulais pas, il était lourd. Et puis finalement, je me suis dit : « Laisse-le, tu seras protégée. » Quelques jours plus tard, c'était la St-Sylvestre, nous sommes descendus plus bas dans le village et y sommes restés. On entendait d'abord des sifflements, puis des explosions. Les gens cuisaient parfois du pain. Nous n'avions rien à manger, alors nous nous en sommes contentés. Mais nous avons toujours quelque chose à nous mettre sous la dent, personne ne souffrait de la faim. Le jour de l'an, un groupe de personnes s'est présenté à la porte. Nous ne savions pas d'où elles venaient. Mon père a parlé à un Allemand qui a voulu nous donner un bon conseil : « Allez-vous-en. » L'offensive principale en direction de Bastogne allait commencer. Mon père a dit : « Mais où aller ? » « Vers Böwen », a-t-il dit en voulant parler de Bavigne. « C'est là que se trouvent les Américains. » Il ne pouvait pas en dire davantage, au risque de s'attirer des ennuis. Mon père a donc dit à un gars : « Il faut partir d'ici. C'est ce qu'il a dit. Mais sois discret, il ne faut pas que cet homme soit puni pour nous avoir aidés. » Nous nous sommes donc mis en route. Il avait beaucoup neigé et il faisait un froid glacial. Il y avait des personnes âgées, des femmes enceintes, des petits enfants et ma sœur blessée. Ils l'ont portée sur une chaise. Elle était incapable de marcher. Ils se sont relayés. Il y avait aussi des personnes âgées, notamment ma grand-mère. Chez elle, elle ne marchait jamais, mais là, elle y était obligée et y parvenait tant bien que mal. La peur nous poussait en avant. Les coups de feu et les détonations nous faisaient avancer. Quand on entendait des détonations, on se baissait. Encore longtemps après, quand des avions un peu bruyants traversaient le ciel, on se baissait automatiquement par habitude. Personne n'a été blessé en cours de route. Quand nous sommes arrivés près de Bavigne, nous nous sommes couchés dans un bois pour nous reposer. On entendait des bruits d'obus. Mais que pouvions-nous faire ? Une femme a sorti une Vierge de sa poche, puis on a prié. Mais cela ne nous a pas aidés. Nous avons repris notre chemin jusque Bavigne. Les Américains étaient là. Ils ne savaient pas quoi faire quand, tout à coup, un groupe de personnes s'est présenté devant eux. Nous avons alors dit : « Luxembourg, Luxembourg ». Ils se tenaient là avec leurs baïonnettes, on a eu l'air un peu bête. Les Américains ont fait venir des camions sur lesquels ils nous ont entassés. Puis les camions ont démarré. Nous ne savions pas où nous allions. Il faisait glacial. Nous n'avions pas les vêtements qu'on a maintenant. Nous étions complètement frigorifiés. Et on se demandait où nous allions atterrir. Certains ont été déchargés à Redange. Cela ne pouvait pas avoir été signalé dans ces villages. Mais des gens nous y ont accueillis. Je ne sais pas non plus comment ils ont su. À Ell, là où nous avons abouti, il y avait aussi des Américains. Nous étions censés trouver refuge dans une ferme, mais ces gens ne pouvaient pas nous accueillir parce qu'ils avaient encore des Américains chez eux. Ils ont dit qu'on pourrait venir chez eux une fois qu'ils seraient partis. Nous nous sommes retrouvés chez un couple de personnes âgées. Mon frère est parti à l'école à Bastogne et nous n'avions aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Ma cousine et un autre cousin y étaient aussi. Mon oncle était à Amberloup. Il est allé les chercher à Bastogne et les a emmenés à Warnach, auprès de sa famille. Nous ne savions pas où il était. Ma mère me disait toujours que si les Allemands me demandaient un jour si j'avais un frère, je n'aurais qu'à nier. Personne ne m'a posé la question. Alors que nous étions à Ell, mon frère est arrivé à vélo. Il avait simplement ramassé un vélo quelque part – à l'époque, tout traînait partout. Mon père et lui sont rentrés à la maison pour remettre un peu d'ordre. Ma mère et moi sommes restées à Ell parce que ma sœur était hospitalisée à Redange. Nous sommes restées là-bas jusqu'à Pâques. Je suis allée à l'école dans ce village. Nous étions très contentes. Lorsque nous nous apprêtions à rentrer chez nous, les villageois nous ont apporté toutes sortes de choses. Tout ce qu'ils pouvaient donner : des vêtements, des casseroles, des assiettes, etc. Une famille du village vivait seule dans une maison meublée et bien équipée. Les gens ont toujours dit que tout le monde serait toujours les bienvenus, sauf eux. En effet, beaucoup de choses avaient disparu. Quand ils ont disparu, d'autres choses ont disparu aussi. Je m'y rends encore aujourd'hui. Même s'il n'y a plus

personne, toutes ces personnes sont décédées, je me promène encore dans le village. J'aime cet endroit.

**Vous avez dit que votre frère et votre père étaient rentrés un peu plus tôt ?**

Oui, pour réparer la maison. Le toit était détruit. Il y avait de gros trous à l'intérieur, et tout était cassé. Quand ils sont revenus, les Américains étaient toujours là. Ils ne pouvaient rien entreprendre, c'est eux qui décidaient. Tout ce qui n'avait pas été endommagé durant les combats, ils l'ont démoli. Plus tard, on a retrouvé dans les tranchées et les trous qu'ils avaient creusés de la porcelaine et toutes sortes de choses qu'ils avaient prises aux gens. Les gens ont ramassé les objets qui traînaient dans les champs et les forêts. Nous n'avions rien. Après l'offensive, nous avons marché jusque Bastogne pour acheter des vivres. En chemin, dans les haies, nous avons aperçu des squelettes. Des squelettes de soldats. Ils ont été rassemblés par après et beaucoup d'entre eux ont été enterrés ici, près de l'église. Plus tard, ils ont été extraits des tombes, je suppose pour les amener à Hamm. On a vu ces crânes, ce n'était pas beau à voir. Aujourd'hui, les trous des tranchées sont toujours visibles. Nous avons donc marché jusque Bastogne pour y acheter du tissu, de la laine, et tout ce qu'on ne trouvait pas ici. Il y avait quelques petits magasins. Pour le retour, nous avons dû tout porter. Nous avons un long chemin à parcourir.

**Comment peut-on s'imaginer le village, à quoi ressemblait-il ?**

Il était en ruines. Certaines maisons avaient été moins touchées, mais dans l'ensemble, tout était détruit. C'est ici qu'a eu lieu l'offensive principale, tous les tirs étaient orientés vers Bastogne. Et ils ripostaient de Bastogne. Dans le village et partout ailleurs, tout était détruit. Quand nous sommes revenus à Pâques, un peu de déblayage avait déjà été effectué. Ça allait déjà un peu mieux. Les maisons n'étaient pas encore réparées, mais les rues, qui étaient couvertes de débris de toits, avaient déjà été un peu nettoyées. À Watrange, quelqu'un s'était tout de suite acheté un camion. Il est allé à Redange pour acheter des matériaux de construction à l'entreprise Glaesener. Le travail s'est effectué petit à petit. À notre retour, les choses s'étaient déjà un peu améliorées. Mais quand mon père est revenu, il ne savait pas par où commencer.

**Comment cette reconstruction s'est-elle organisée ? Des baraques ont-elles été construites ?**

Oui, des baraques de remplacement. Je ne sais pas qui les a construites. Je pense que c'était une entreprise. Parfois, deux ménages y vivaient. Les plus grandes étaient divisées en deux parties. Un ménage vivait dans une partie, et le second dans l'autre. Il n'y avait qu'un seul niveau, le rez-de-chaussée. Elles étaient solides, faites de béton. Quelques baraques étaient en bois, comme l'église et le presbytère. On a toujours dit qu'il pleuvait sur le lit du curé parce que la baraque n'était pas étanche.

**Quel souvenir gardez-vous de la solidarité entre les habitants lors de la reconstruction ?**

Je pense que les gens se serraient les coudes. Il régnait une grande misère. Les gens se soutenaient et s'entraidaient. À l'époque, il n'y avait pas cette jalousie comme aujourd'hui. La satisfaction a été plus forte quand le calme est revenu. Les gens ont obtenu une indemnisation pour les dommages de guerre. Il fallait noter ce que l'on possédait et ce que l'on avait perdu. Beaucoup de gens ont triché à ce niveau, croyez-moi. En effet, personne ne pouvait vérifier.

**Vous avez parlé de la situation dans les forêts. Il y avait des munitions partout qui n'avaient pas explosé ?**

Oui, les jeunes étaient comme obsédés à l'idée de ramasser ces saletés. Mon frère avait aussi un revolver. Il le conservait toujours sous son oreiller. Ma mère vivait dans une peur constante. Lorsqu'il est mort, sa femme avait toujours le revolver. Je pense qu'elle l'a jeté par la suite. Beaucoup de personnes ont perdu des membres en jouant avec les munitions – leurs mains, ou une jambe. Les garçons étaient comme obsédés par ça. Personne ne savait s'en servir, mais il fallait quand même qu'ils y touchent.

**Quand vous repensez à la guerre avec votre regard d'aujourd'hui, quelles pensées vous viennent à l'esprit ?**

Quand je vois ce qui se passe en Ukraine, je ne peux qu'y repenser, parce que c'est la même situation qui se reproduit. C'est la même chose. Le conflit en Ukraine est peut-être plus brutal parce que les moyens utilisés maintenant n'existaient pas à l'époque. Mais peu importe : des bombardements restent des bombardements. Quand je vois ces images de l'Ukraine, c'est la même chose. Ce sont les mêmes images.